UN ENLEVEMENT

—Allah li Allah !

C'est la dernière prière du jour, dans le Moghreb. Le muezzin vient de paraître au minaret de la grande mosquée.

—Allah akbar! répète la voix à tous les coins de l'horizon. Dans la ville sainte, Maroc, où le sultan est venu passer un mois dans son palais clos et silencieux, les croyants répètent avec le mufti l'incantation religieuse, cri d'amour de tout un peuple vers le Dieu qu'il révère.

Le soleil a disparu derrière les pics neigeux de l'Atlas. La brise du soir s'élève en un doux murmure, les premières étoiles brillent au firmament. La nuit tombe sans crépuscule et enveloppe de son manteau sombre la ville sur laquelle plane un silence recueilli.

Sur les terrasses, des tapis s'étendent, des ombres s'agitent. Les femmes dévoilées—la nuit respecte leur mystère—viennent goûter la fraîcheur et jeter un regard morne sur l'infini.

Elles se groupent en des poses sans recherche auxquelles la pénombre ajoute plus d'abandon. Les beaux bras nus se lèvent, les mains se croisent derrière la tête, les reins se cambrent avec souplesse. A mi-voix, de maison à maison, des conversations s'engagent. Là haut, sur le toit du minaret, des cigognes se devinent, immobiles sur leurs longues pattes.

II

Sur les confins de la ville sainte, proche le quartier des juifs, un homme drapé dans son bournous rêve sur sa terrasse sans souci de la loi qui, dans l'intérêt des femmes, lui défend d'y monter à cette heure.

Dans le grand calme de la nuit, la fumée de sa cigarette plane au-dessus de sa tête et forme un petit nuage transparent. Aux alentours, les femmes se le montrent en souriant. L'une s'elles s'est rapprochée du garde fou qui la sépare de lui et cherche à attirer son attention.

Cependant, un noir, en costume de spahi algérien, dépose à ses côtés une théière d'argent et une tasse minuscule.

—Le thé, mon capitaine.

—Merci, Ahmed.

Celui ci fait le salut militaire et disparaît sans bruit.

La femme n'a pas bougé : elle est à quelques mètres à peine de l'officier, les deux maisons étant contiguës. Les yeux au ciel, il ne s'est aperçu de rien. Il songe à la patrie qu'il a quittée depuis deux ans, à Alger d'où il est parti il y a près de trois mois, envoyé en mission auprès du sultan pour l'aviser que la République est décidée à agir avec vigueur si les désordres se renouvellent.

Capitaine de spahis, Robert de Mercœur a été choisi pour son courage, son énergie et sa parfaite connaissance de mœurs et de la langue arabes. Avec cette science des longueurs diplomatiques qui fait sa force, le calife a fixé le rendez-vous à Maroc, sa ville lointaine, dans le secret espoir que la France ou son envoyé se rebuteront.

Robert et ses spahis — deux français et deux noirs algériens —ont étonné le Moghreb par leur audace et leur entraînement. Après avoir traversé les douars des tribus pillardes et cruelles et leur en avoir imposé par leur témérité même, ils ont accompli la mission donnée. Dans quelques jours, ils repartent pour Mogador, où doit les attendre un bateau de l'Etat.

Le bel officier aux yeux couleur de gazelle continue son rêve au dessus de la ville endormie, la pensée bien loin de l'Islam.

—Sidi capitaine !

Il s'est redressé avec étonnement. Qui l'appelle ainsi dans la langue maternelle ? On dirait une voix de femme.

—Je suis fou, songe-t il, et il reprend son nonchaloir.

—Sidi capitaine !

Cette fois il n'est pas le jouet d'une illusion. Dans l'ombre il aperçoit la silhouette immobile et entend ces mots prononcés à mi voix :

—Ecoute, sois prudent.

La voix est suppliante. Il obéit et tend l'oreille sans songer qu'il risque sa vie. Une seule idée le hante : où a-t-elle appris le français ?

L'inconnue regarde autour d'elle. Elle est seule, les autres femmes sont rentrées. Elle ajoute en phrases hachées

—Je veux fuir avec toi. Enlève-moi. Je suis fille de Français

C'est fou ce qu'elle lui demande, irréalisable ! Mais il n'hésite pas.

—C'est bien. Ici, demain soir, même heure.

Elle s'éloigne à pas lents : il entend le bruit de ses babouches sur les dalles. Quand elle est disparue il se demande où va le conduire cette aventure.

III

Comme il s'habillait pour aller prendre congé du sultan, Robert vit entrer son ordonnance avec une figure singulière.

—Que t'arrive t il, Ahmed ?

—Kadidja t'a parlé ?

Il jetait sur le nègre un regard interrogateur.

—Qui çà, Kadidja ?

—Ahmed sait tout. Je lui ai donné le conseil de te parler.

—Tu veux nous faire couper la tête ?

—Toi trop malin, mon capitaine

Il était inutile de feindre. Il apprit de son ordonnance qu'elle était métisse du haut Soudan. Après la mort de son père, un colon français, elle avait, à l'âge de dix ans, été séparée de sa mère et vendue par le chef nègre à un Touareg. Elle faisait à présent partie du harem d'un caïd, Mohammed ben Lakdar.

—Femme de caïd ! Il ne manquait plus que cela, s'écria le capitaine. Comment veux-tu que nous l'emmenions jusqu'à Mogador et que nous la dissimulions aux yeux curieux pendant quinze ou seize jours de marche ?

Le soir même cependant il était à son poste. L'invraisemblance de l'aventure le tentait ; en outre, un Mancœur ne revenait pas sur sa parole fût ce au prix de sa vie....

Elle apparut avant que la nuit ne fût complète et il put distinguer presque ses traits. Elle était presque blanche, et devait être jolie. Ses cheveux dénoués couvraient ses épaules : sur le sommet de la tête était posé le petit bonnet pointu brodé d'or.

Oubliant toute prudence, Robert lui adressa un sourire, mais elle ne broncha pas, attendant que la nuit fût tombée.

Une demi-heure se passa. Alors elle commença sa promenade et peu à peu se rapprocha de lui.

—Pars après-demain à l'aurore. La nuit prochaine, à minuit, je serai chez toi. Le caïd sera parti en voyage.

IV

Tout le jour le capitaine avait forgé des projets insensés. Il était indécis, le moyen lui échappait.

Il était assuré de la discrétion d'Ahmed et avait caché son projet à ses trois autres compagnons, mais ses combinaisons étaient enfantines et dangereuses, il ne savait à quoi se résoudre.

Il cherchait encore lorsque de la part du calife on lui apporta trois caisses de présents. La plus grande était destinée au gouverneur d'Algérie et était marquée du sceau du souverain : les deux autres étaient personnelles à lui et à ses hommes. A ces cadeaux étaient jointes les lettres qui lui donnaient le droit de circuler et de requérir sa nourriture à chaque halte.

—Toi cacher Kadidja là dedans, dit Ahmed en lui désignant le plus grand coffre.

L'idée était la seule pratique. Le sceau que le khalife avait apposé sur le couvercle était une assurance que le "colis" serait respecté si tout soupçon pouvait être écarté.

Ils firent sauter le dessus et trouvèrent des tapis, des coussins, des armes d'un grand prix. Une grande partie passa dans leurs malles personnelles : ils ne laissèrent que les tapis, capitonnèrent le coffre avec tout ce qui leur tomba sous la main, percèrent des jours et pratiquèrent à hauteur de la tête, à l'intérieur, une petite fenêtre à glissière. Enfin, Ahmed remplaça les clous par des vis.

A huit heures du soir, tout était prêt.

V

Quand, à minuit, la jeune femme pénétra chez l'officier, il faisait nuit noire, la pluie tombait à torrents. Le ciel leur était favorable !

Elle laissa tomber son voile, et selon la mode arabe, se jeta à son cou et l'embrassa. Elle était adorable avec ses grands yeux noirs et sa peau légèrement teintée. Robert fut ébloui.

—Merci, dit-elle simplement.

—Tu n'as pas peur ?

—J'aime mieux la mort que la captivité. Le maître, que je déteste, est parti. J'ai prétexté une maladie, nous aurons donc quelques heures d'avance. Donne-moi un cheval et un bournous, je pars.

—Tu vas nous suivre.

—Non, ce serait la mort pour toi. Je ne veux pas.

Elle le regardait avec une fixité qui le gêna.

—Auras tu le courage de rester dans cette caisse ?

—Oui, puisque je serai avec toi.

Elle se coucha dans le coffre qui pouvait être son cercueil.

Elle y tenait juste. D'un geste gracieux elle arrangea les coussins sous la tête et s'emparant de la main, mit un baiser doux et long.

D'un mouvement instinctif il s'était agenouillé près de cette enfant—elle pouvait avoir dix sept ans — tout le courage troublant le grisait.

Il posa le couvercle.

—Est-ce supportable ? demanda-t-il. Ou bien préfères-tu retourner chez ton mari ?

—Il n'est pas mon mari, répondit-elle avec un sourire farouche. Je n'en ai pas voulu.

A quatre heures du matin le coffre du sultan était attaché sur un mulet avec les précautions dues à un tel présent. Ahmed s'était chargé de conduire la bête et avait confié son cheval à un Marocain de l'escorte. La pluie cinglait, l'horizon était barré par de gros nuages noirs qui présageaient la tempête.

En avant, le capuchon baissé, les jambes nues, les guides pressent le pas.

A cent mètres en arrière, Robert et Ahmed allaient de concert, attentifs à tous les bruits sondant tous les plis du terrain.

Quand on fut en pleine campagne l'officier appela à voix basse la pauvre recluse.

Elle fit glisser la fenêtre dans la rainure et se mit à rire.

—Chut ! Comment te trouves-tu ?

—Mieux que sur un barda.

Et comment il se dressait sur ses étriers pour la voir, des lèvres elle lui envoya un baiser rapide.

.....

Le soir, les tentes avaient été dressées non loin d'une mechta, au pied d'une colline. Celle du capitaine avait été, sur son ordre, mise à l'écart sur une petite éminence. Quand le rapas fut achevé et que, sauf les veilleurs, tous furent endormis, l'officier et Ahmed délivrèrent la prisonnière et lui donnèrent des aliments. Avec l'inviolabilité du domicile arabe ils étaient en sûreté mais par prudence il n'alluma aucune lumière.

Elle s'était approchée sans bruit et avait pris sa main dans un geste de mutte reconnaissance.

—Dors, dit il avec un peu d'effort.

Et pour échapper au charme séducteur de cette enfant, il se glissa dehors près d'Ahmed, qui veillait. Le vent avait chassé les nuages, la nuit était d'une pureté merveilleuse. Peu à peu il retrouva son calme et s'assoupit.

Vers deux heures du matin un bruit sourd se fit entendre à l'orient. Un quart d'heure après une vingtaine de cavaliers arrivaient ventre à terre, guidés par les feux qu'on avait allumés aux alentours pour éloigner les chacals.

Des cris, des imprécations. Tous avaient sauté sur leurs armes. Etait ce une attaque de pillards ou bien le caïd était-il déjà à leur poursuite ?

—Qui êtes vous ? hurla le capitaine, le revolver au poing.

Il avait posé la question en arabe. Un silence se fit.

—Je veux te parler dit une voix.

—Qui es tu ?

—Ali, le fils du caïd Mohamed ben Lakdar.

Robert éclata de rire avec un naturel qu'aurait envié un comédien.

—A la bonne heure ! Je te prenais, toi et tes gens pour des bandits.

Et payant d'audace il ajouta :

—Entre donc dans ma tente pour t'y reposer.

—Merci. Une simple question ! dit le fils du caïd en baissant la voix. N'as-tu pas rencontré en chemin une femme qui fuyait ?

—Non. Je vais interroger mes hommes et ceux de l'escorte.

A sa voix tous se rassemblèrent et au feu des torches Ali put les dévisager et les questionner à son aise, inspecter les bagages, les mulets et les chameaux. Mercœur le laissait faire avec indifférence. Assis sur une caisse il avait allumé une cigarette et paraissait plongé dans une rêverie profonde.

Ali avait tourné autour de la tente sans oser y pénétrer, et était revenu trouver l'officier.

—Tu ne peux repartir à cette heure, dit celui-ci. Accepte mon hospitalité et achève la nuit chez moi.

Déjà il tendait la main pour soulever la porte de toile.

—Non, je repars dans le sud.

—Au moins prends une tasse de thé.

—Merci, Sidi.

—Tu me ferais cette injure !

—Pardonne à mon refus, mais je veux courir après cette chienne et la ramener morte ou vive à mon père.

—Comme il te plaira. En ce cas qu'Allah dirige tes pas.

Pendant ce colloque, Robert ne s'était pas départi d'une hauteur négligente qui avait dissipé les soupçons du Marocain.

Dix minutes après, la troupe repartait au galop.

Le jeune homme affecta de rester au dehors et quand il n'entendit plus remuer dans le camp, il rentra sans hâte dans sa tente.

Kadidja était debout.

—Tu es un brave, dit-elle. Qu'aurais tu fait s'il était rentré ?

—Je l'aurais tué sur le champ.

Il disait vrai. L'idée d'un meurtre possible avait traversé son esprit.

.....

Grâce à des prodiges de prudence ingénieuse la caravane arriva à Mogador. Il était temps, Kadidja était malade.

On avait attribué la surveillance du capitaine sur le coffre du sultan au désir qu'il avait de la soustraire à toute atteinte de profane. Le respect dont il entourait le cadeau du calife lui avait gagné la sympathie des Marocains qui lui faisaient escorte.

Quand il aperçut les terrasses blanches de Mogador, Mercœur respira plus à l'aise. Sur la mer, au large de la baie, le croiseur se balançait au gré des flots. Il fit aussitôt porter à bord tous les bagages et ceux de ses hommes et alla tout avouer au commandant en lui demandant le secret.

Il fallut étendre la jeune fille sur une couchette, car elle n'avait plus la force de rester debout. Les émotions d'un voyage aussi invraisemblable, les alertes éprouvées, le manque d'air et, par dessus tout, les dédains, incompréhensibles pour elle, de son sauveur avaient brisé cette enfant.

A Alger on la débarqua de nuit, en grand mystère, et le capitaine l'installa dans une petit maison isolée sur les côtés de la kasbah.

Quand le médecin qu'Ahmed était allé quérir laissa tomber ces mots terribles : "Phtisique au dernier degré," Robert sentit une douleur sincère l'étreindre soudain....

Les soins furent inutiles, la mort chaque jour se rapprochait.

Un matin que sa respiration était plus haletante elle appela l'officier avec un sourire d'une tristesse navrante.

—Je meure de t'aimer, dit elle, et tu m'as dédaignée.

Vaincu par tant d'amour, il l'entoura de ses bras comme pour écarter le destin impitoyable et pour la première fois lui rendit son baiser.

—Tu m'aimais ! s'écria-t-elle ....Je ne veux pas mourir.

Il la soutint jusqu'au soir, et quand la nuit tombe elle s'endormit à jamais dans un sourire pendant que là haut le muezzin clamait sa triste mélopée :—

—Allah li Allah !

BANDAGES HERNIAIRES

FAITS SUR COMMANDE.

Manufacture sans égale et ajustement garanti.

AJUSTEMENT POUR

Difformités, Jambes Cambrées, Genoux Croches, Pieds Plats,

Supports, Béquilles, Bas Elastiques etc.

The McDermott Surgical Instrument Co., Ltd.

516 et 518 RUE ST-CHARLES.

Nouvelle Orléans, Lac.

29ma.—6m—dim mar jeu

VAPEURS

LIGNE FRANÇAISE.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

Ligne directe au Havre. Paris (France)

Partant tous les jeudis, à 10 h. A. M.

Du quai No 42 North River, pied de la rue Morton.

*LA LORRAINE 17 novembre.
LA GASCOGNE 24 novembre.
*LA SAVOIE, 8 décembre.
*LA TOURAINE, 8 décembre.
*LA LORRAINE 15 décembre.
LA GASCOGNE 22 décembre.
*Vapeurs à double hélice.

Agence Générale 32, Broadway New York 1ère classe $40.00 et au dessus. 2ème classe $40.00 et au dessus, selon le vapeur

FRANK J. ORFILA No 213 rue Carondelet N. O., Lac. Agent général du Sud.

1er fév—1 an

CHEMINS DE FER

SR Southern RAILWAY

La Route de Chars sans Changement entre le Sud-Ouest et l'Est. Seulement 40 heures pour New York via le Great Washington. Southwestern.

Vestibule Limited No 38		Mails Exp No 36
Quitte la Nlle-Orléans	8:15 P. M.	9:25 A. M
Arrive à Atlanta	11:40 A. M.	11:30 P. M
Quitte "	12:00 midi	11:50 P. M
Arrive à Washington	6:42 A. M.	9:00 P. M
" Baltimore	8:00 A. M.	11:55 P. M
" Philadelphie	10:15 A. M.	2:56 A. M
" New York	12:45 P. M.	6:22 A. M
" Boston	8:30 P. M.	8:30 P. M

No 38 courant sans changement des Chars Salons Dortoir de Pullman, avec Service Supérieur de Char à Dîner en route.

No 36 courant des Trains Salons à Washington sans changement, hors New-Orléans seulement.

Pour plus ample information et les Réservations Pullmans s'adresser au

BUREAU DE BILLETS DU SOUTHERN RAILWAY.

704 rue Commune, Nouvelle-Orléans, La.

Charles W. Schmidt Ass't Agent de Pass. & Billets.

J. C. Andrews, Southwestern ass. Agent.

La compagnie du chemin de fer de

Yazoo & Mississippi Valley.

Départs Quotidiens	Bulletin observé 3 AVR. 1904.	Arrivée Quotidienne
No 5	Express de Memphis	No 15
4:00 p. m	Trains réguliers de Memphis, Tenn., faisant des stations locales	8:15 a. m
No 23	Express de jour locale	No 21
7:00 a. m.	Pour Vicksburg, Natchez et les points intermédiaires.	6:30 p. m.
No 34		No 35
4:10 p.m.	Bayou Sara Accom'tn	9:30 a.m
No 35		No 34
8:00 a.m.	Excursion dimanche	9:30 p.m.

BUREAU DES TICKETS, ST-CHARLES ET COMMERCE.

JOHN A. SCOTT, Assist 1Gén. Agt. Pass.

A. J. McDONALD, D. P. A., Nouvelle-Orléans.

ATLANTA AND NEW ORLEANS SHORT LINE

Atlanta & West Point R. R

—AND—

The Western Railway of Alabama

La ligne directe entre la Nouvelle-Orléans et l'Est. Double trains quotidiens. Chars-dortoirs d'un bout à l'autre de la ligne. Chars restaurants. Service sans égal.

J. P. BILLUPS, A. G. P.
H. F. LAGE, A. G.
718 rue Commune, Nlle-Orléans, La.

E. A. ANDRIEU.

—Successeur de—

ROCHEREAU & ANDRIEU

AGENT D'AFFAIRES

628 rue Gravier

CHEMINS DE FER.

SOUTHERN PACIFIC

Chemin de fer et vapeur.

Texas, Californie, New York, Havane

Bureau des Billets, rues Carondelet et Commerce à la rampe du fleuve.

NEW YORK CINCINNATI ST. LOUIS CHATTANOOGA NEW ORLEANS

QUEEN & CRESCENT ROUTE

THROUGH SLEEPING CARS

All Meals in DINING CARS

TICKET OFFICE 211 ST CHARLES ST

ALLEZ Maintenant au "WORLD'S FAIR."

BILLETS POUR

ST-LOUIS

—ET—

RETOUR.

Bons dans les chars dortoirs.

$20.00—Bons pour.....15 jours.
$24.00—Bons jusqu'au 15 décembre.
Tous les jours, excepté les vendredis et samedis

$15.00—Bons seulement dans les chars et wagons avant des chaises à bascules. Limité 10 jours.

Achetez vos billets via

L'Illinois Central.

—Bureau des Billets en ville:

No 141 RUE ST-CHARLES.

PHONE 526. MAIN.

LOUISVILLE & NASHVILLE

ARRIVEE ET SUR.

EXPRESS LIMITE CHAQUE JOUR AVEC CHARS VESTIBULES DE PULLMAN

Pour Montgomery, Birmingham, Meridian, Louisville, Cincinnati, Atlanta, Jacksonville, Washington, Baltimore, Philadelphie et New-York.

DIRECTE SANS CHANGEMENT.

Arrivée	Départ
Fast mail tous les jours... 7:15 a m	Fast mail tous les jours 8:15 pm
Express tous les jours... 6:15 p m	Express tous les jours ....7:00 a
Limited tous les jours... 8:15 p m	Limited tous les jours 9:25
Service de la Côte.	
Tous les jours excepté dim 8:50 a m	Tous les jours excepté dim 4:00 pm
Excursion dim 9:25 p m	Excur dim..7:40 am

Bureau pour la vente des billets, coin St Charles et Commune. Bureau de billets de gare, au pied de la rue de Gasa.

Notre service des chars vestibules limité à Nouvelle-Orléans à New-York se fait sans changement de plusieurs heures plus rapidement à tous les points correspondants. Et de prix de trajet supplémentaire exigé sur train. Un char restaurant y est attaché repas sont servis en route.

Nos 4 et 1 ont des chars dortoirs pour cette sans changement.

JOHN E. RIDGELY, Div. Pass Agent.

O. L. STONE, G. P. A., Louisville Ky

1mars—sa 51 dec

terre, et ce n'était plus la petite houle de la Manche, mais des grandes lames du large qui venaient balancer la "Savoie".

Le mouvement du roulis s'en augmentait fortement.

Maud de Morcef était tout à fait malade.

La duchesse elle-même payait son tribut à l'ignoble mal de mer.

Maud, qui avait déjà fait du reste la traversée, avait été également alors, sérieusement indisposée.

Elle était si petite qu'elle n'en avait gardé aucun souvenir.

Quant à Bella, elle venait de naître.

Guillaume profita, on peut le dire, de ces indispositions pour reconquérir sa liberté.

Dès le matin, il appelait son domestique, et avait un entretien avec lui.

Comme résultat de cet entretien, le maître d'hôtel vint prévenir le duc vers dix heures, que miss Hawson faisait, seule, sa promenade sur le pont.

Il y monta aussitôt.

Il la chercha en vain dans le couloir extérieur, longeant les cabines, où les passagers respiraient l'air vif.

—Ah çà ! où est-elle.

"Baptiste ne peut pas s'être trompé.

Arrivé à l'escalier de la passerelle, il leva les yeux.

Il aperçut là haut, exposée à toute la violence du vent, une fine et élégante silhouette.

C'était miss Hawson.

Elle causait avec le second du paquebot.

Accoudée à la légère balustrade de fer elle faisait saillir les rondeurs d'une admirable poitrine, que moulait une véritable costume de yachtwoman en drap gros bleu.

La jupe courte, bien plaquée sur les hanches rondes, laissait voir la naissance d'une jambe élégante, qu'emprisonnaient des bottines montantes, en cuir jaune, à semelles plates, sans talons comme il convient pour marcher sur le pont d'un navire.

Le vent lui jetait dans les yeux les mèches folles de sa chevelure dorée, et lui mettait du rose aux joues.

Le visage plein et rond respirait une gaieté malicieuse.

Le cou blanc et vigoureux se dégageait librement d'une fourrure rejetée en arrière.

Les magnifiques yeux clairs, bien fendus en amande, brillaient d'animation.

C'était la jeunesse dans toute son attirance, dans toute sa vigueur.

—Quelle fraîcheur ! quel éclat ! murmura Guillain de Morcef.

Nonchalamment, sans se hâter, en homme qui se promène, le duc gravit l'escalier et parut sur la passerelle.

—Alors, monsieur, vous êtes de mon avis, disait la jeune fille, nous allons avoir une mauvaise traversée ?

—Oui, miss, répondait l'officier, je crains que vos pronostics ne soient exacts, car depuis huit jours, les coups de vent d'entre nord et ouest se succèdent régulièrement.

—Alors il est à craindre que la belle journée d'aujourd'hui n'ait pas de lendemain ?

—Un lendemain, peut être, pas de surlendemain ; à mesure que nous approcherons de Terre-Neuve, le gros temps commencera.

Le duo interrompit la conversation en s'y mêlant.

—Comment supportez vous ce désagréable roulis, mademoiselle, dit-il en s'inclinant.

A continuer

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve

DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS,

MRS WINSLOW'S SOOTHING SYRUP a été employé depuis plus de SOIXANTE ANS avec un SUCCES PARFAIT par des MILLIONS de MERES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT les GENCIVES, APAISE toute DOULEUR, GUERIT les COLIQUES VENTEUSES, et est le meilleur remède de la DIARRHÉE. En vente chez les pharmaciens dans toutes les parties du monde. Ayez soin de demander Mrs. Winslow's Soothing Syrup, et de n'en prendre aucun autre.

Vingt-Cinq Cents la Bouteille

1er ved—1 an

Feuilleton

DE

Abeille de la N. O.

Commencé le 29 juin 1903

LES Vautours de Paris

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

PREMIÈRE PARTIE

(Suite.)

XXXV

PAR AMOUR

—Je te demande seulement de me jurer que tu n'es pas coupable.... que si la pensée d'un tel crime a pu germer dans une tête, ce n'est pas dans la tienne..... Je t'en supplie.... Ôte moi ce fardeau qui m'écrase.... Délivre moi du spectre qui me poursuit sans cesse et qui m'épouvante.... Jurie !... Et j'oublierai !.... Je resterai ta servante, ta chose, comme maintenant !

Il secoua la tête.

—Non, dit il, tu ne me croirais pas. D'autres fantômes t'assailleront et tu m'accuseras d'une lâcheté de plus, c'est à-dire d'un mensonge.

Elle pâlit atrocement.

La vérité venait de sortir de sa bouche.

Non, elle ne le croirait pas !

Il pouvait prononcer le serment qu'elle lui imposait, jurer sur la tête de sa mère morte qu'il n'était pour rien dans le crime de Fontaine aux Bois, elle ne le croirait plus.

Il avait raison.

Le mal était irréparable.

Une voix secrète lui disait depuis trop longtemps :—Le criminel, c'est lui !

Rien ne pourrait détruire la conviction qui s'était enfoncée dans son esprit comme l'ancre d'un bâtiment dans le sable des mers.

Depuis deux ans qu'elle avait lu les journaux, étudié les détails de cette terrible affaire, écouté les propos qui se tenaient autour d'elle, réfléchi dans ses longues heures de solitude, elle s'était dit que le coupable, le seul, c'était son amant, le comte Xavier de Rouvres.

Si parfois elle essayait de l'interroger, il éludait ses demandes ou feignait de ne pas les entendre.

L'entretien que le hasard lui avait ménagé le matin même avec sa blonde voisine, Augèle Béroul, l'ancienne du capitaine Chailley, n'avait été que l'étincelle qui met le feu aux poudres.

Elle avait espéré une défense énergique du comte, un plaidoyer chaleureux, indigné, prononcé par lui même et il n'osait pas même l'aborder.

Il ne lui répondait que par des propos évasifs, presque railleurs, comme si à ses yeux une accusation si précise pourtant et si grave n'eût pas même mérité une discussion.

Au lieu d'avoir le cri de colère qui l'eût convaincue peut-être, il la traitait comme l'enfant dont on calme les inquiétudes avec une caresse ou un baiser.

Elle essuya une petite sueur qui lui venait aux tempes et murmura d'une voix éteinte :

—C'est vrai .... je ne te croirais pas....Je m'en irai donc.

Il tressaillit.

—Oui. Je quitterai la France, répéta t-elle. Avec ce doute, je n'y pourrais plus vivre.

—Quand partiras-tu ?

—Demain.

—Tu ne m'as jamais rien demandé. Je ne t'ai rien donné. Penses tu que je puisse te laisser ainsi me quitter, sans ressources....

La pauvreté ne m'effraie pas. Je l'ai connue ! Elle m'a servi de nourrice !...J'aimerais mieux mendier mon pain que de me débattre au milieu de pareilles angoisses....

—Ainsi ton parti est pris ?

—Oui.

—Marietta !

C'était le premier cri qu'elle lui arrachait.

Dans ce cri, il y avait de la colère, du dépit, mais il y avait aussi de l'amour.

Elle leva les yeux sur lui et le regarda fixement.

Elle était toujours à ses genoux.

Il entendait le cœur de la malheureuse battre dans sa poitrine.

Elle ajouta en le suppliant :

—Pour refuser de me dire ce que je te demande, crois-tu donc que je n'aurais pas la force de garder ton secret ?

Il hésita une dernière fois et, vaincu par ce regard qui lui allait au fond de l'âme, il lui demanda à son tour d'une voix vibrante :

—Eh bien ! si j'ai en effet un secret qui me pèse à moi-même, si je te le confie, à toi que j'aime plus que tout le monde, si enfin je te promets de tout te confesser, me jureras tu de garder le silence ?

—Oui.